L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 11 FEVRIER 1894.

La conspiration de Coulommiers.

Quand vous passerez par Coulommiers, —la ville sainte des fromages, le La Mecque des adorateurs du lait caillé,—vous pourrez à peu de frais,—deux sous de pruneaux ou même rien du tout,—vous offrir le spectacle de l'une des plus grandes infortunes de cette fin de siècle. Douloureux ou plaisant,—cela dépend uniquement de la tournure de votre esprit,—ce spectacle vous restera dans l'oeil pour le moins; peut être s'imposera-t-il à vos réflexions, car il est de ceux qui emportent leur leçon et valent la peine qu'on les mette sous les yeux de la masse.

La végète, au fond d'une boutique d'épicerie, une de ces victimes de l'illimitisme que seule la pitié des sages défend contre le rire cruel des foules.

La boutique est triste, un peu sombre: il paraît qu'autrefois ce fut un magasin à l'instar de Paris,—comme ils disent encore là bas,—excellemment approvisionné, possédant la plus riche clientèle de la petite ville, respirant la bonne humeur et la prospérité par toutes les vitres de sa devanture peinte en clair, au fronton de laquelle flamboyait en lettres d'or le nom de l'heureux propriétaire: Henri Richefieu.

Richefieu! Pendant un demi siècle, de père en fils, ce nom prédestiné avait été dans tout l'arrondissement le synonyme de bonheur. Détrônés les vieux adages: "tranquille comme Baptiste," "heureux comme un poisson dans l'eau;" on ne disait plus que "tranquille comme l'épicier de Coulommiers," "heureux comme un épicier dans son bocal."

Et maintenant.... non! C'est à en pleurer.

Un beau jour, le tranquille Baptiste devint un agité dangereux; le plus heureux des épiciers donna tête baissée dans le malheur. Quelle fièvre soudaine l'avait saisi? Quel vent d'aberration avait soufflé sur cette cervelle placide? Quel vent.... M. Richefieu vous le dira lui-même, doucement, sans se plaindre ni accuser personne, avec sa résignation de victime convaincue. Le coupable, en effet, ce fut le vent, un vent folâtre, plutôt agréable par cette chaude nuit de Juillet où il fit irruption dans la vie de M. Richefieu; mais à ce coupable la victime n'en veut pas, bien plutôt le remercierait-elle et voudrait-elle nouvoir le ratraper pour le mettre en bonne et l'offrir pour rien,—panacée universelle,—à sa clientèle disparue.

Quand vous entrerez dans la boutique, vous verrez accourir, en trottinant, l'air étonné, une petite vieille propreté: c'est Mme Richefieu en personne, la fidèle compagne du grand épicier déchu. Autrefois, il y avait là un commis, une bonne; elle suffit seule aujourd'hui, et quand, par hasard, de loin en loin, un client se présente, elle semble se demander ce qu'il vient faire.

Vous solliciterez des pruneaux ou vous n'en achèterez pas; mais de quelque prétexte que vous coloriez votre indiscrétion, n'omettez pas, en exprimant le désir d'être présenté à M. Richefieu, de témoigner du plus grand respect et même de quelque admiration pour le mari de la petite vieille: elle l'aime tant, son vieux mari, et voilà si longtemps qu'elle attend du dehors une bonne parole qui la récompense de son dévouement et donne, au moins pour un instant, une apparence de vérité à l'illusion héroïquement subie!

Dès votre premier mot, l'air étonné de la petite vieille se fera régnné: avec un geste à la foie de bon accueil et d'involontaire pro-station, elle vous invitera, à la suivre, et, sur ses pas menus, vous vous avancerez jusqu'au seuil de l'arrière boutique. Là, sur l'annonce jetée à voix basse, par Mme Richefieu: "Henri, une visite", un petit vieux tout blanc, au visage très doux avec une nuance de vague défiance, surgira devant vous, se dressant d'un antique fauteuil au dossier fleurdelisé, et vous dira d'un accent bizarre, où l'assurance de la conviction lutte contre la timidité naturelle:

—Entrez, monsieur, et d'où que vous veniez, soyez le bienvenu, vous qui ne craignez pas de visiter celui dont les autres s'écartent.

L'unique fenêtre de l'arrière boutique donne sur un jardin: elle ne s'ouvre jamais, fermée par un vitrail de couleur que décorent en ses quatre coins, l'ancien écusson de France, et en son milieu un portrait du Béarnais, un Henri IV un peu goguenard qui rient dans sa barbe frisée. Comme, en pénétrant là, vos yeux, cherchant la lumière, se porteront instinctivement sur le vitrail, n'oubliez pas d'incliner la tête à l'adresse de ce portrait: cette facile manifestation vous servira mieux que toutes les recommandations du monde; M. Richefieu qui, du coin de l'oeil, surveille votre attitude et prend note de vos impressions, recueillera avec voluptés cet hommage discret rendu à Henri IV; du coup, vous serez entré dans sa confience, vous aurez mis la main sur son cœur, et ce cœur, ouvert désormais à vos curiosités, vous livrera candidement tous ses secrets. Vous n'aurez plus qu'à dire:

—Monsieur Richefieu, je n'ai pas voulu traverser votre ville sans vous apporter l'hommage de ma respectueuse admiration! Un des derniers chevaliers du droit et de la vérité.

Aussitôt, l'oeil du vieillard s'éclairera; le dernier chevalier redressera sa petite taille et de sa voix soupirée, douce comme un chant de flûte, avec, de loin en loin, aux passages excitants, de menus éclats de cuivre qu'on dirait sortis d'une trompette d'enfant, il vous racontera sa Passion, de l'instant de la révélation à la minute où vous l'écoutez; il vous dira tout, tout, tout.

—Je vous remercie, monsieur. Ce n'est pas à moi que votre hommage s'adresse; il va plus loin, il monte plus haut. Moi, je ne suis rien, qu'un simple soldat de l'idée; ma réputation, j'ose le dire, ma célébrité, ce sont eux qui me l'ont faite, eux, les fous qui se liguèrent pour me tirer de mon inaction. Ils l'ont voulu, tant pis pour eux. Oh! j'aurais tort de leur en vouloir de m'avoir ouvert les yeux. Il le fallait, monsieur, il le fallait! En cherchant à m'accabler, ils m'ont fait surgir; on me condamnant, ils m'ont sacré. J'en suis fier; j'ai accepté la mission qu'ils mont révélée et je l'accomp ira, en attendant ce qui doit venir. Ici, le donc illuminé ouvrera un regard humide à ce brave Henri IV, puis il continuera:

—Il faut que vous sachiez tout, monsieur; je n'ai rien à cacher, moi! Je vais donc vous raconter l'affaire par le détail. Les journaux de l'époque l'avaient d'abord signalée, en quelques lignes qui ne disent pas grand'chose, une simple dépêche sous ce titre: *"La Conspiration de Coulommiers."* Tiens, 14 juillet, jour de la première célébration de la fête nationale, le drapeau blanc a été arboré à Coulommiers. A demain les détails." Ces détails ne sont jamais venus. Leur coup fait, mes ennemis comprirent quelle faute ils venaient de commettre et ils s'employèrent de tous leurs efforts à faire le silence autour de mon nom et à étouffer l'affaire. Vains efforts! J'étais là, moi, j'y suis encore.... Mais procédons par ordre.

Vous savez, sans doute, que pendant longtemps, jusqu'au jour de la révélation, je ne m'étais occupé que de mon commerce. Avengle que j'étais, je ne voyais rien au dehors de mes affaires; le monde finissait pour moi à la devanture de mon magasin. Je sentais bien qu'il manquait quelque chose à ma vie, mais je n'aurais pas su dire quoi et je ne m'en préoccupais pas. Tout à coup, la lumière vint.... oh! je dois le dire, ce fut un peu malgré moi, mais je n'ai pas à me reprocher d'avoir hésité une seconde à me laisser éclairer. Comme je vous l'ai dit, cela date déjà de loin, de la première fête nationale du 14 Juillet. Ici, à Coulommiers, on n'était surpassé.

Ce que j'avais vendu d'huile et de bougies pour les illuminations, c'est inimaginable. Le soir venu, j'avais fermé mon magasin comme d'habitude, et bien tranquille, me souciant peu de prendre part aux manifestations,—je n'ai jamais aimé le bruit, monsieur,—je m'étais retiré au premier, avec Mme Richefieu, dans notre chambre, la plus belle de la rue, la seule qui ait un balcon. Faut-il vous dire qu'on nous les enviait, cette chambre et ce balcon? Non, n'est-ce pas? J'aurais tort de revenir sur ce petit côté de la grande affaire qui se préparait pour moi.

Ce que je ne dois pas vous cacher, c'est que pour être en paix chez moi, j'avais soigneusement fermé les persiennes de la fenêtre et, bien entendu, omis d'illuminer le balcon. Pas le moindre lampion, pas le plus petit drapeau. Dans la rue éclairée *a giorno* comme le portait le programme de la mairie, notre façade, c'est positif, faisait une tache noire.... Qu'est ce que vous voulez? ces choses-là ne me disaient rien.

Je m'étais couché tranquillement, sans prévoir ce qui m'attendait. Non, je n'avais pas le plus léger pressentiment, rien. Pourtant, comme je venais de passer une chemise de nuit que je mettais pour la première fois, une chemise blanche de beau rouen, longue et large et qui flottait comme il convient en été, je me souviens que Mme Richefieu m'avait dit en riant:

—Tiens! tu as l'air d'une bannière.

Moi, je n'y avais pas fait attention. En ce temps-là, Mme Richefieu avait des façons amusantes de voir les choses, elle aimait encore à rire et elle riait d'un rien. Elle était comme moi, elle n'avait pas encore reçu le coup de lumière....

Pardon, monsieur, de vous dire toutes ces choses, mais je vous ai promis de ne rien taire. D'ailleurs, nous voici à l'heure décisive. Onze heures du soir. J'étais dans mon premier sommeil. Tout à coup, je suis réveillé en sursaut par le bruit d'une détonation.... J'ouvre les yeux et je n'aperçois que notre chambre est pleine de lueurs rouges.

—Nous brûlons! me crie Mme Richefieu, qui vient aussi de se réveiller.

J'étais déjà debout, monsieur! On a son courage dans les moments suprêmes, je crois l'avoir prouvé depuis.—J'étais debout, vous dis je; je passe au cabinet, j'enfile mes pantoufles, je cours à la fenêtre; d'un coup de poing je repousse les persiennes, et qu'est ce que je vois? Notre balcon qui flambait, monsieur! Notre balcon illuminé, tout engirlandé de lampions et de lanternes vénitiennes. J'avance la tête: à droite et à gauche et en face aux fenêtres, j'entends rire les voisins, l'on d'eux crie à la foule qui l'applaudit d'en bas: "Il ne voulait pas, le vieux conspirateur! Ça y est tout de même!" Je comprends à demi-mot. Le vieux conspirateur, c'était moi! et l'on s'amusait à mes dépens, on m'associait malgré moi à la fête.... Alors, monsieur, mettez-vous à ma place! Je sens la colère qui me gagne, moi l'homme paisible par excellence; je saute sur le balcon, j'étends le bras, je vais parler.... A ce moment, un grand cri me coupe la parole:

—Le drapeau blanc! Le drapeau blanc! A bas le conspirateur!

Le drapeau blanc! Je le cherche autour de moi; il paraît que je suis seul à ne pas le voir, car en bas les cris continuent et, derrière moi, j'entends ma femme qui me supplie de rentrer dans la chambre. Elle a compris elle, et elle m'explique la chose:

—Je te l'avais bien dit que tu avais l'air d'une bannière.

Vous avez compris aussi, monsieur: au moment où je me précipitais sur le balcon, le vent s'était levé et s'engouffrant dans ma belle chemise blanche, il l'avait fait flotter; et moi, monsieur, moi, sans m'en douter, j'avais, comme me le disait le lendemain le greffier du tribunal,—il riait, le misérable!—j'avais arboré le madapolam de la sédition!

Car il me fallut y aller au tribunal! Un gendarme s'était trouvé là, juste à point pour verbaliser!

Tout d'abord, Mme Richefieu me dit:

—Ce n'est rien, faut pas te troubler; c'est un coup monté pour rire....

Rire, rire à mes dépens, à moi, Richefieu, le citoyen paisible, l'homme d'ordre! Jamais! Je ne pouvais pas permettre cela.... D'ailleurs, Mme Richefieu se trompait; elle ne voyait pas encore la lumière qui m'envahissait, moi! Non, ce n'était pas un coup monté. Les lampions, peut-être, mais la bannière, le drapeau! Le drapeau, c'était moi, moi seul avec la complicité du vent, qui l'avait arboré, et je sentais dans cet événement quelque chose de peu ordinaire, de surnaturel, si j'ose m'exprimer ainsi! Ce drapeau, il leur fallait à leur fête, et c'était moi qui avait été choisi pour l'y mettre. La vérité éclatait à mes yeux, elle m'éblouissait, m'emportait.

Tout travaillait d'ailleurs à me faire accepter la mission que j'avais remplie sans le savoir et à me démoutrer que mon devoir était là. Mes ennemis eux-mêmes me servaient par leur dépit; ils étaient pris à leur propre jeu. Je n'eus qu'à paraître au tribunal pour me rendre compte de l'effet que je produisais: mes ennemis tremblaient, oui, monsieur, ils tremblaient! Le greffier fit tout pour me décider à protester contre le procès-verbal du gendarme qu'il traitait de toqué; le président me fit venir dans son cabinet et parla un grand quart d'heure pour me démontrer qu'il fallait étouffer la chose: il alla même jusqu'à m'offrir de poursuivre mes voisins et de faire révoquer le gendarme.... Finesses cousues de fil blanc! J'étais fixé: le pouvoir reculait; moi, je de, vais avancer. J'avançai, sans faiblesse, avec orgueil. Je demandai des juges: il fallut bien me les donner. Ils essayèrent de me fermer la bouche; vains efforts, je parlai, et le pouvoir eut sa victime: je fus condamné à 1 franc d'amende et aux frais.....

Ah! monsieur, je sortis de là ravi, transporté, désormais j'étais sacré! Et mes ennemis, il fallait voir leur tête: ils riaient les malheureux, mais ils riaient jaune!

Depuis ce jour, il n'est rien que le pouvoir n'ait tenté pour amoindrir mon prestige et me décourager. Tous ses appôts se sont ligués contre moi, on a déserté mon magasin, cessé de me voir; on m'a rédnit à la solitude et à la gêne.... Cette solitude, j'en suis fier, cette gêne, je n'en rougis pas. Du fond de ma retraite, je donne, je le sais, à réfléchir au pouvoir. Chaque matin, en se réveillant, ses représentants se demandent: "Que fera M. Richefieu aujourd'hui?" Ce que je ferai, monsieur, ce que je fais, vous le voyez: fidèle à mon culte, j'ai arboré le madapolam de la rébellion.

Si, à cette invocation, vous suivez les yeux de l'inoffensif conspirateur, vous les verrez chercher ceux de l'image royale du vitrail, et il vous semblera peut-être,—tant est puissante la suggestion de la foi,—que le regard du Béarnais répond à celui qui l'interroge, un regard étrange, à la fois blagueur et apitoyé, où vous pourrez lire cette réponse d'un tour très moderne:

—Pauvre vieux! tu es bien bon d'attendre, va! Si tu savais ce qu'on se fait vieux ici à compter l'histoire de la liquette blanche, et comme on est mieux sur le Pont-Neuf à regarder tranquillement passer les bateaux et les petites Parisiennes!

Et dire,—l'injustice des foules va de pair avec l'ingratitude des rois,—que vous serez sans doute de l'avis de Henri IV!

PAUL SEGONZAC.

JUJU.

—Ah! si j'avais la maison de l'oncle Octave! disait ce bohême de Chambourdier chaque fois qu'une tuile quelconque tombait sur sa tête de trente ans prématurément chauve.

Et à l'entendre dire cette phrase comme une sacramentelle invocation contre les embarras et les déboires de son existence, tous ses amis s'imaginaient cette maison comme une de ces grandes bâtisses de rapport, casernes pour riches du centre de Paris, assises en pierres de taille, avec des femmes nues et fortes supportant leurs balcons, et des enseignes mettant à chaque étage le reflet cosaïe de leurs lettres d'or: *Banquier—Dentiste,—Modes*—Toute une échelle de loyers sûrs et chers....D'autres voyaient un hôtel luxueux et sévère, près du parc Monceau ou dans les nouveaux quartiers; un hôtel où les tapis et les tentures arrêtent les bruits de la rue, où les domestiques bien stylés sont une garde contre les ordonnances et les importuns, un hôtel qu'il suffirait de réaliser pour être riche, riche....

Mais Chambourdier, lui voyait la maison de l'oncle Octave telle qu'elle était, à Juvisy, toute petite mais gaie, bordant en façade la route qui longe la Seine, et cachant aux yeux du passant un grand jardin fruitier, pas immense, bien sûr, mais suffisant pour intéresser l'oncle Octave et lui donner des fleurs au printemps, de l'ombre en été, des fruits à l'automne, et des confitures pour l'hiver. L'existence de l'oncle était si douce, si tranquille, dans ce petit coin, entre son vieux domestique et son bon gros chien Jupiter,—plus familièrement Joju,—que Chambourdier, attribuant à la maison la quiétude de ses habitants, s'imaginait que, en chaussant tout d'un coup les pantoufles chaudes de l'oncle Octave, et en prenant sa place, il entrerait du même coup dans ce calme bonheur qui lui était inconnu.

Chambourdier se trompait, car si l'oncle Octave était heureux, c'est qu'il avait consacré toute sa vie à cette occupation. Doué d'une prodigieuse dose d'égoïsme, ce brave homme, depuis son enfance, pesait et analysait ses sensations et ses idées, éliminant avec une énergie inflexible tout ce qui pouvait amener un trouble, même léger, dans sa quiétude. Il avait surtout défendu sa vie de tout entraînement sentimental, car si les jeux du cœur sont infinies et douces, elles ne vont jamais sans peines.

A part, son neveu Chambourdier,—toute sa famille,—qu'il recevait une fois par quinzaine, et qui le rendait malade pour deux jours, tant ses éclats de voix et ses farces paradoxales troublaient la cervelle pondérée et prudhommesque de l'oncle, celui-ci ne voyait personne et vivait en cours préhistorique.—Les amis empruntent de l'argent: il avait des livres;—les femmes vous mènent par le bout du nez: il avait son chien.

Ah! ce chien! ce bon Jupiter!—un terre neuve superbe et gai, qui vivait il mepait! toujours avec son maître, qui le gâtait un peu (u'était sa seule faiblesse), le faisant coucher sur sa descente de lit (par crainte des cambrioleurs); l'emmenant dans ses promenades sur l'eau (pour le repêcher en cas d'accident); occupant tout lui-même la place d'une bonlette est si vite donnée par un domestique inattentif); le faisant boire devant lui (parce que, vous comprenez, s'il avait la rage!.....)

Jupiter, cependant,—6 ingratitude canine!—ne partageait point sur cette existence admirable les illusions de Chambourdier: d'un caractère d'autant plus enjoué que ses élans de gaieté avaient été sévèrement réprimés dans sa jeunesse, il eût cent fois mieux aimé fur avec le neveu endetté, mais gai, bohême, mais libre, que de continuer sa vie de chien aux côtés de l'oncle, car celui ci appliquait aux relations de Jupiter les mêmes principes qu'aux siennes propres; point de fréquentations avec les chiens voisins, point de cour, comme honnête, aux chiennes d'aucune espèce;—et chaque fois que Chambourdier repartait de chez son oncle pour le pays de bohême, tandis qu'il pensait en fermant la porte: "Ah! si j'avais la maison de l'oncle Octave!....", Jupiter, les pattes à la grille, les yeux allumés d'un vague espoir, songeait en aboyant ses adieux: "Ah! si je pouvais m'en aller avec le neveu de mon maître!...."

Un événement terrible vint combler les vœux des deux impredents,—tout le malheur des uns et le bonheur des autres forment dans la vie des chaînons étroitement rivés.

L'oncle ayant pour une fois abandonné sa prudence ordinaire, en mangeant tout seul un homard énorme, quitta dans les offres d'une indigestion cette terre mal organisée et s'en fut au ciel avec l'espoir d'y trouver un confort plus perfectionné que le nôtre.

Chambourdier allait hériter de la maison de l'oncle Octave et de Jupiter; le vieux domestique, les Rotary, en a vu tant de leur temps! Quant à Jupiter, il allait vivre dans son pays d'une toute petite rente viagère léguée par son maître, mais prématurément augmentée par lui de notables et malhonnêtes économies dues au principe que l'on nomme *sou du Franc*, parce qu'il est en général réclamé par les domestiques qui mentent à leurs maîtres.

Chambourdier fit à son oncle un enterrement modeste, mais relevé par la dignité qu'il mit à conduire le deuil, puis il partit en attendant le légitime délai de quinze jours pour s'apaiser, il donna rendez-vous pour visiter la fameuse maison et en prendre possession, en y case sant une croûte, à ses seuls amis intimes; vingt-deux répondirent à l'appel; huit étaient ornés de leurs compagnes.

Chambourdier avait le soin d'ouvrir d'avance à sa maison tout ce qu'il fallait pour faire un succulent déjeuner, l'annonce de sa fortune lui ayant redonné quelque crédit dans le Quartier Latin.

La bande arrivée à Juvisy-se mit rapidement en marche,—car on était plus près de midi que du but du voyage,—et comme des bandes de gamins enthousiastes retardaient ses ardeurs par leurs ovations, Chambourdier les congédia d'un air digne à coups de botte dans le derrière.

Enfin, on arriva en vue de la maison:

—Voyez-vous, disait Chambourdier, je vais vivre là-dedans comme un rat dans un fromage....

—Pardon, lui fit remarquer un de ses amis, mais..... il est habité ton fromage!

Et de fait la maison grouillait de gens noire et mal mis....

Chambourdier présentant un malheur courut en avant. Hélas! un créancier impitoyable l'avait précédé dans sa maison et y avait semé des huissiers qui saisissaient tout,—même le déjeuner envoyé avec tant de prévoyance par l'infortuné bohême!

Chambourdier dut battre en retraite, emmenant seulement Joju qui l'avait accueilli avec une joie folle.

Quand Chambourdier annonça le désastre à ses amis, il y eut un terrible concert d'imprécations! Mais que faire?.... Le déjeuner était saisi!—Le retour à la gare fut lugubre; la consternation et la faim se lisaient sur tous les visages. —Cela rappelait la retraite de Russie!

Un désespéré proposa même de tuer Joju pour le manger.

—Jamais! s'écria Chambourdier avec un geste noble. On ne touchera pas à un poil de sa tête! C'est tout ce qui me reste de mon oncle; je soignerai cette noble bête comme la prunelle de mes yeux!

Et comme Joju hésitait à grimper dans le wagon, son nouveau maître lui allongea un superbe coup de canne.

Jupiter devait en voir bien d'autres, hélas! et il était à peine à Paris qu'il commençait à regretter, lui aussi, la maison de l'oncle Octave.

D'abord, on arrivant, il avait voulu suivre Chambourdier dans l'omnibus; mais, rappelé bien vite aux convenances par le conducteur, il dut suivre, attaché par un mouchoir, son maître qui l'encouragait de la plate-forme; c'est ainsi qu'éclabussé par les voitures, étranglé par son collier, ahuri par le bruit, il gagna le Quartier Latin.

Un instant de fausse joie lui fut procuré par le jardin du Luxembourg.

—Voilà mon parc, Joju, dit son maître en le lui montrant.

Et Joju devant déjà de folles parties et de courses délicieuses trouvait ce jardin bien mieux que celui de Juvisy; mais quand il eut constaté que la laisse y était de rigueur, Joju pensa qu'il préférait entrer dans la maison.

Il est alors un nouvel étonnement: la maison était bien loin du jardin et Jupiter pensa que cela devait être incommode. Enfin on y parvint; elle était à vrai dire beaucoup plus grande que celle de l'oncle Octave, mais le pauvre tonton constata vite que Chambourdier n'occupait de l'immeuble que la moitié d'une chambre au septième et demi; il dut y grimper d'une traite à la suite de son maître qui prétendait que c'était hygiénique, et sons une pluie d'injures du concierge chez qui ce bon Joju, qui n'y comprenait rien, ne cessait de vouloir pénétrer incompréhensible et agressive.

Enfin, arrivé chez Chambourdier, Joju espérait se reposer, mais la chambre était exiguë et il fut longtemps avant de trouver un coin tranquille. S'il n'était dit sur la descente de lit, on lui marchait sur les pattes; s'il gardait la porte, on l'aplatissait contre le mur en l'ouvrant; s'il se mettait devant un meuble, on lui prenait la queue dans les tiroirs; enfin il eut l'idée de se coucher sous la table de travail du bohême, et celui-ci ne s'y mettant jamais, c'est là qu'il trouva le repos.

Mais cela ne dura pas longtemps; son maître l'invita poliment, en lui fourrant le bout de sa canne entre les côtes, à redescendre les sept étages pour aller dîner.

O bonnes pâtées émollientes et saines, bon pain sec frotté dans les assiettes propres et que le crédule Joju mangerait de si bon appétit, comme bien vite il devait vous regretter!—Tout d'abord le régime lui alla: les sauces épicées du restaurant, les morceaux immâchables des bistecks et les os des côtelettes,—suprême régal,—lui semblaient exquis. Mais bien vite il s'en lassa; un feu continuel brûlait son estomac et ses entrailles, et il eût tout donné pour un régime doux excitant. Joignez à cela que la digestion pénible dans un doux farniente qui lui était désormais interdite; son maître le traînait de café en café jusqu'à deux ou trois heures du matin, sans la moindre pitié. Et, plusieurs fois par jour, ces terribles sept étages à monter et à descendre! Joju n'en pouvait plus: Joju maigrissait; Joju devenait triste.

Pour comble, il fit de mauvaises connaissances; il fréquentait des chiennes mal élevées du square Saint-Jacques, les mouait faire des promenades de grande scandale des vieilles chiennes dévotes de Saint-Sulpice; il se compromit horriblement. Les petites bonnes qui sortaient lewrettes en laisse, révoltées de son inconvenance, lui octroyaient des coups de fouet; les moineaux du quartier, les chiens voyous lui administrèrent d'horribles polnqées.—Bref, Joju ne fut bientôt plus reconnaissable; les oreilles déchirées, le poil sal et emmêlé, les yeux chassieux, les côtes apparentes, il n'était plus plus que l'ombre de lui-même.

Un jour vint où, chez son maître, après avoir découché, il se vit, par hasard, dans une glace et se fit peur; il rédébit amèrement; de plus depuis quel que temps il sentait des douleurs de reins: "C'est le doigt de Dieu!" pensait-il; et il mourait bien vite un septième ou ruminant de bonnes dispositions!

Hélas! Il eut beau gratter et pleurer, son maître n'ouvrit pas; à la suite d'un monôme où il avait joué un rôle trop brillant on l'avait gardé au poste.

Joju, désespéré, revit alors comme dans un rêve la jolie maison de l'oncle Octave, la vie honnête et calme qu'il y menait, et prit d'un vague espoir de la retrouver comme autrefois, il partit pour y retourner.....

Mais dans la rue il hésita, tout désorienté; il vit un sergent de ville et, pensant que ce fonctionnaire pourrait le renseigner, il alla vers lui.....Imprudent Joju!

—Eh bien, mon garçon, on n'a donc pas de domicile! Où ou en voudrait bien mit demanda le sergent de ville en le prenant par son collier,—veuf d'adresse.—Vieux avez moi!"

—Brave homme! pensa Joju, il va me conduire à la maison de l'oncle Octave! Et il suivit docilement l'agent dans un grand bâtiment où se lisait le mot: "Fourrière!"

Joju a sans doute rejoint son ancien maître pour lui demander pardon de son ingratitude; Chambourdier ne l'a pas revu, et commence à l'oublier; mais au rebours de Joju qui avait perdu ses illusions sur la bohême, Chambourdier a gardé les siennes sur la vie calme, et à chaque terme, il continue à dire avec regret:

—Ah! si j'avais la maison de l'oncle Octave!....

L. XANROF.

La Salsepareille d'A expulse et chasse du sang tous les éléments empoisonnés. Se vend chez tous les droguistes.

If you feel weak and all worn out take BROWN'S IRON BITTERS

Petite scène de boulevard. Un gamin, à un promeneur:

—Un p'tit son, s'il vous plaît?

Le monsieur s'exécute; ce qu'ayant voyant, un deuxième gavroche s'approche pour obtenir la même aumône.

Mais le premier gamin, intervenant:

—Pas la peine, dit-il, j'ai "fait" monsieur!

LE GOUDRON GUYOT
Goudron Guyot et Capsules Guyot
Capsules & Liqueur

Est celui qui a servi aux expériences faites dans sept grands hôpitaux de Paris contre les Rhumes, les Bronchites, l'Asthme, les Catarrhes des Bronches et de la Vessie, les Affections de la Peau, Eczéma, Dartres, etc. Par sa composition, le **Goudron Guyot** participe des propriétés de l'Eau de Vichy, tout en étant plus tonique. C'est pourquoi il possède une grande efficacité contre les maladies de l'estomac.

Comme on le sait, c'est du Goudron médicinal que l'on retire les principes antiseptiques les plus efficaces, c'est pourquoi, durant les fortes chaleurs et quand règne une épidémie, le **Goudron Guyot** est une boisson hygiénique et préservatrice qui rafraîchit et purifie le sang. Les **Capsules Guyot** ne sont autre chose que le **Goudron Guyot** pur, à l'état solide.

« **Cette préparation sera bientôt, je l'espère, universellement adoptée.** » Professeur BALLIN, Médecin de l'hôpital Saint-Louis, Paris.

Refuser, comme falsification, tout flacon de ***Goudron Guyot*** *— Liqueur ou Capsules — qui ne porte pas l'adresse,* **49, rue Jacob, Paris.**

Bulletin Financier.

Samedi, 10 février 1894.

COMPTOIR D'ESCHANGES (CLEARINGHOUSE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Jusqu'ici cette semaine.....	$1,598,742 00	$212 971 00
Même semaine dernière..	1,561,529 00	188,252 00

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—La demande est bonne et la montant limité et les taux sont fermes mais nominaux. Les cotes sur la rue sont beaucoup plus élevées.

Papier exceptionnel.....	7@8
Papier ordinaire.....	8@—
Prêts sur garanties collatérales.....	—@8
Time do do.....	8@—
Papier hypothécaire.....	8@—

Banques américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIE—	
Souverains Victoria.....	$4 80@4 90
20-francs.....	$3 80@3 90
Doublons espagnols.....	$15 40@15 60
25-pesetas espagnols.....	$4 70
Or léger américain.....	97@97½c
Argent monnaie américain, par oz	55@60
Dollars mexicains.....	Nominaux
Sols péruviens.....	Nominaux
Pesos chiliens.....	Nominaux
Argent anglais, par £.....	$4 80@4 90
Billets de la Banque d'Angleterre.....	$4 80@4 90
Billets de la Banque de France..	18¾@19¼

NEW-YORK—

Taux de l'argent offert 1

LONDRES—

Taux de la Banque d'Angleterre 2½.
Consols pour l'argent 99 7|16
Pour compte 99⅞
PARIS—
Rentes 98.25
ARGENT EN LINGOTS (PAR ONCE)—
Londres 29⅛

CHANGE.

REISCHMARKS—94⅝
Le STERLING est ferme.

Commercial (60 jours).....	484	@484½
Traites de banques (60 jours)...	486	

Les FRANCS sont faciles.

France de commerce (60 jours)...	5.20⅛	
Banques de commerce (60 jours)...	5.13⅞	

Le CHANGE A VUE SUR NEW-YORK est facile.

Traites de commerce 50c. de prime.

Traites de banques pour collection $1 00 de prime.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Appel de 11 A. M

10 actions Louisiana National Bank ... 101
$12,500 New Consols..... 95¼
$1,000 Consol extended (Crossman 101⅛
Entre les appels de 11 A. M et de 2 P. M.
30 actions CC Slaughterhouse Co..... 404
$5 000 Bons a prime..... 165¼
$5,000.....do..... 165¼
$2 000.....do..... 165¼
$2,100.....do..... 165¼

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur au pair	Offre	Demande
Louisiana National.....	100	95	105
Bank of Commerce.....	100	15⅛	
Canal & Banking Co.....	100	153	164
Citizens'.....	Ex.100	90	100⅝
N. O. Co-operative B'k'g As..	25	19⅛	
Germania National.....	100		210
Germania Savings.....	100	275	325
Hibernia National.....	100		
Louisiana National.....	100		
Louisiana Savings.....	100	160	185
Mutual National.....	100	81	95
N. O. National.....	100		
People's.....	50	95	99
State National.....	100		128
Traders'.....	100		98
Union National.....	100	112	120
Whitney National.....	100		
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins.....	100	64½	72½
Firemen's.....	50	19	20
Germania Ins. Co.....	100		
Hibernia Ins.....	100		92
Home Ins.....	100		69
Lafayette.....	50		
Merchants' Ins. Co.....	50		
Michaud Ins. and Traders.....	100	90	
New Orleans Ins. Assoc.....	30	17½	22
Sun Mutual Ins.....	100	122⅞	
Southern Ins. Co.....	100		89
Teutonia.....	100	125	133
Chemins de fer urbains.			
Carrollton.....	100	129	135
Crescent City.....	100	85	92
Canal and Claiborne.....	40	40	42
New Orleans City.....	100	114	125
Orleans.....	50		70
St-Charles Street.....	50	63	
Privilege on Carrollton RR..			
Actions de chemins de fer.			
O. Slaughterhouse.....	50	40	40½
Imp. Bonded Warehouse.....	100		85
Jefferson City Gas Light Co..	100	65	
Orleans Gas Co.....	100		
Metairie Cem'y Ass.....	100		
M. L. & B. As.....			
N. O. Gas Light Co.....	100	114⅝	115⅝
N. O. Waterworks Co.....	100	110	115
N. O. Brewing Ass.....	100	93	102
N. O. Cold Storage Co.....	100		
French Opera Association.....	250		
Sugar Shed (6 months).....	80		
Louisiana Electric Light Co..	100		
Standard Gauge & Chem. Co..	100		
St. Mark's Oil Works.....			
Edard Fliess Em. Co. of Chicago	10	¼	1
Jockey Club.....	100		
Cosby, E. Island.....			
Edison Elec. Co.....			
Takenins Cement Co.....			
Louisiana Refinery.....	100		
Varie. Theatre.....			
Graham P. S. Co.....	10		
Chatsworth Real Est. Co.....			
Stafford Mineral Spring.....			
C. C. Furniture Co.....			
Industrial Brick Works.....			
Pelican Insurance.....			
Jackson Coal & Coke Co.....			
Jackson Railroad Co.....			
Southern Athletic Club.....			
Young Men's Ath. Club.....			
N. O. & North Eastern RR....			
Independ. Cotton Oil Bonds..			
Amer. Cott. Oil Deb.....			
Louisiana Lottery Bonds.....			
Algiers Brew. Ass. 1st Mort. Bond (6 0/0).....			
Bons d'Etat.			
New Consols.....		95⅝	95⅝
Constitutional Bds.....			
Levee 6s.			
Atchafalaya Levee Bds.....			95
Bossier Levee Bds.....			
Caddo Levee Bonds.....			
5th District Levee Bds.....		81	84
Lafourche Lev. Bds.....		91	
Lake Borgne Lev. Bds.....			
Pontchartrain L. B. 10 yrs.....			
Pontchartrain L. B. 20 yrs.....			92
Red River Atch. & B. B. Bds....		85	88
Tensas Basin Bonds.....		90	
City and Lake 5s.....		95	
Bons de ville.			
Premiums.....		165¼	165⅝
Premium drawn number.....		205	220
Privilege on Premiums.....			
City 4's.....		99⅝	99⅞
Extended Consol.....		100⅝	101
Extended Crossman.....		101	101½
Extended City Park.....		100¼	
City 7's, old.....		103	
City 7's, new.....			
City 7's, gold.....			
Bons de rues.			
United States 4's.....			
Cotton Exchange Stock.....			
Board of Trade Stock.....			
Produce Exchange Stock.....			
Mech., Dealers and Lumb.....		